

vivait avait bien de la chance : belle, intelligente, chaleureuse. J'étais sous le charme, mais mon côté professionnel m'empêcha d'aller plus loin dans la réflexion.

En sortant du bureau, j'appelai mon ami John, franco-américain, avec qui j'avais fait mes études de Biologie et qui avait continué dans cette voie. Il était aujourd'hui chargé de cours à l'université de Tolbiac, tout en poursuivant ses recherches.

— Hello John, es-tu libre ce soir, on peut se retrouver pour prendre un verre, ça fait longtemps que l'on n'a pas passé une soirée ensemble, et puis j'ai une ou deux questions à te poser.

— D'accord ça me fait plaisir de te voir, je suis libre, retrouvons-nous vers 20 h aux deux Magots comme point de départ, après on avisera.

Arrivé rue de l'université où j'habitais un agréable deux pièces. En effet, il était au rez-de-chaussée, donnant sur un bout de jardin et avait l'avantage d'être au soleil le matin et sans vis-à-vis. Je pris le courrier, enfilai un jean, une chemise et un pull et repartis à pied vers notre rendez-vous.

John était attablé et comme d'habitude, tant il était communicatif, discutait déjà avec la table voisine où était assis un jeune couple à l'air très libéré.

Je l'avisai du regard, il se leva, régla son Perrier-menthe et me rejoignit.

— Désolé mon ami, mais mes voisins cherchaient à commencer la soirée pas seuls et à la terminer nombreux, je crois que l'on a d'autres chats à fouetter comme on dit !

Je partis d'un grand éclat de rire et en lui donnant l'accolade, je lui exprimai la joie de le revoir et mon admiration pour son grand sens du contact.

— OK on file rue St Benoit où j'ai déniché un petit resto sympa, on pourra discuter tranquillement. C'est l'ancien Petit St Benoit qui a été repris et transformé en bistrot des années 1930 avec des

cloisons et des coins tranquilles. La nourriture y est OK, même pour un Frenchie, et les serveuses toutes mignonnes.

Ils s'installèrent dans un box et commandèrent, puis John me demanda des nouvelles de toute ma famille, de mon job, de ma vie. J'en fis autant et ils finirent par être servis de leur repas par une brunette piquante aux yeux noisette et pas farouches.

– Tu avais quelques questions à me poser Marc ?

– Connais-tu le docteur en biologie Durand-Kaïdo ?

– Oui elle est très connue, c'est même une sorte d'ovni parmi les biologistes, elle a peut-être 26/27 ans et a déjà publié plus que la plupart de mes confrères qui ont 20 ans de plus. Je l'ai rencontré dans un congrès où elle a livré une publication, la salle était bouche bée et sous le charme, car, en plus d'être intelligente, elle est absolument canon.

– Je sais pour qui elle travaille, dis-je, en sais-tu plus sur ce groupe.

– Non pas vraiment, c'est assez mystérieux, mais les résultats qu'ils obtiennent sont stupéfiants, si je m'en tiens aux demandes de brevets déposées. Ça part dans toutes les directions, une armée de chercheurs, disposés en centres de recherche indépendants, semble avoir une ligne directrice extrêmement précise.

– Qui fait la synthèse ?

– Ça doit certainement se passer au siège d'Hokkaido, mais rien ne sort de là, si ce n'est des applications directes pour l'industrie pharmaceutique. Il s'agit principalement de manipulations génétiques pour traiter des maladies immunes ou rares.

Le centre français semble se concentrer sur la peau, les auto-greffes pour brûlés, les cancers...

– C'est à peu près tout ce que je sais, pourquoi t'intéresses-tu à elle ?

Je lui répondis que je l'avais rencontré dans le cadre d'une mission de conseil dont je ne pouvais lui dévoiler le contenu.

— Et comment la trouves-tu ?

— Super, lui dis-je, mais j'ai deux raisons pour ne pas m'exciter, la première est déontologique, la seconde est : belle comme elle est, elle doit avoir tous les hommes à ses pieds, ou bien déjà tellement en couple que c'est impossible.

— Détrompe-toi et c'est un mystère complet, on ne lui connaît aucune liaison et elle éconduit systématiquement tous les prétendants. J'ai bien vu ça à ce foutu congrès, je suis aussi tombé sur l'os, « sur un os » rectifiai-je, en éclatant de rire devant sa mine déconfitée.

La conversation glissa sur sa dernière conquête qui semblait être très extravagante avec des rebondissements à n'en plus finir, ça le faisait sourire.

Derrière ces histoires, je compris que mon ami John était mûr pour un plan sentimental plus calme et plus serein :

Je l'assurai qu'un jour ou l'autre il tomberait sur la bonne personne et qu'il deviendrait lui aussi un petit bourgeois avec une femme et une kyrielle de petit John, Peter, Patrick, Ann et autres...

Il me dit qu'il n'en croyait pas un mot et nous proposa de terminer au Harris bar, où il bénéficiait des faveurs de la patronne.

Nous nous séparâmes en nous promettant de remettre ça et que je pouvais compter sur lui en toute circonstance. Je l'assurai de ma profonde amitié.

De retour au bureau le lendemain, je commençai par tous les cas en cours pour me dérouiller l'esprit. Vers 11 h un coursier me livra une pile documents en provenance de Biotron, il s'agissait des fameux brevets avec un petit mot d'accompagnement :

« Bonjour Marc, vous trouverez ci-joint la totalité des brevets sur la reproduction de la peau humaine, j'espère que la lecture ne sera pas trop indigeste, n'hésitez pas si vous avez des questions à me contacter, quand vous serez imprégné du sujet essayons de

faire une étape de discussion autour d'un verre. J'attends de vos nouvelles. Meï ». Suivait son mail personnel.

J'accusai immédiatement réception de son envoi, la remerciai de sa sollicitude et lui promis de la recontacter sous peu.

Dans l'après-midi, j'attaquai le dossier Biotron en lisant les différentes publications et en surlignant les points clés, je m'aperçus de la complexité du problème rapidement, plus je plongeai dans les brevets et plus c'était compliqué.

La nuit était déjà tombée depuis plusieurs heures, quand je décidai de faire une pause jusqu'au lendemain. Je rentrai chez moi à pied laissant ma moto au garage du cabinet. Cela me permit en traversant le pont Alexandre III d'admirer les reflets de la Seine tout en étant dans une intense réflexion sur le cas Biotron.

Mon père me disait toujours, la marche a une vertu, elle désembrouille l'esprit et amène des solutions au bout du chemin. Quand tu ne sais plus quoi faire : Marche.

Mais son conseil ne m'apporta pas de solution, je rentrai chez moi, grignotai un reste qui était au frigo et me couchai, tout aussi perplexe.

Le lendemain, je fis un diagramme des brevets et leurs intrications, devant ce grand dessin, je restai en réflexion pendant un long moment, puis attrapai mon téléphone et composai le numéro de Meï.

Elle me répondit directement :

— J'espère que je ne vous dérange pas, mais j'ai besoin que l'on se voie rapidement, pour discuter de certains aspects de notre problème, quand pouvez-vous me rencontrer ?

Nous convenions d'un rendez-vous :

— Pouvez-vous être au café Coste dans le 8e vers 12 h 30 ?

— Oui ça me va très bien, mais je dois être repartie vers 14 h au plus tard au laboratoire. J'attends des visiteurs dans l'après-midi.

J'enfourchai ma moto et me rendis chez Coste au Faubourg St

Honoré, pris une table et commençai à consulter le nouveau menu spécial fusion. Je la vis entrer dans le restaurant sous le regard des serveurs et de toutes les tables, que pourrions-nous dire « Magnifique ». Un regard jaloux parcourut l'assistance à mon égard, quand je me levai pour l'accueillir.

– Vous faites toujours le même effet quand vous entrez dans un lieu public ?

Elle me répondit avec un sourire moqueur.

– Je ne vais tout de même pas enfilez une Burka...

Je lui tendis le menu « fusion » en lui demandant si elle voulait faire un essai avec moi, volontiers, dit-elle en souriant d'un air entendu.

Le serveur se précipita et nous passâmes notre commande.

– Alors ?

– Je suis très partagé après mes premières réflexions. Je lui présentai sur mon portable le diagramme que j'avais fait en le commentant, la discussion commença, interrompue par le service de nos différents plats.

Nous ne voyions pas passer l'heure, tant l'échange était intense et passionnant, d'un seul coup, elle s'interrompit.

– Je vais être en retard, il est près de 14 h 30, j'ai rendez-vous à Montrouge à 15 h.

– Faites-moi appeler un taxi s'il vous plaît, je dois m'en aller, on reprendra notre discussion sur la base actuelle, je vous rappellerai.

– Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, j'ai ma moto et vous êtes en pantalon, je vais vous déposer si vous ne craignez pas ce mode de transport.

– Bien au contraire, dit-elle en riant, j'adore.

Je réglai l'addition et devant le café, je lui prêtai un casque, elle monta sur la moto avec aisance.

Je la sentais collée contre mon dos me tenant fermement, un moment de bonheur et de désir m'envahit.

En moins de 15 minutes, nous étions arrivés, elle descendit de la moto un peu échevelée et rosissant, me remercia et me déposa une bise rapide sur la joue.

– Merci, Marc, je suis un peu confuse, mais j'ai beaucoup apprécié, je vous rappelle très vite pour la suite.

De retour au bureau, je mis à jour mes notes sur le sujet et passai à un autre client. Impossible de me concentrer, la sensation du contact de son corps contre le mien sur la moto reprenait le dessus et venait s'ajouter à la légère odeur de jasmin qui émanait d'elle. Grisant, c'était grisant et très inquiétant. « Jamais avec un client » c'était la devise du cabinet, je devais absolument refouler mes sentiments.

Le Week-end arrivait, je mis au point un programme d'entraînement. Course à pied dans le bois de Boulogne, rendez-vous pour quelques combats sur mon tatami préféré, si je voulais conserver la forme et ma ceinture noire de Karaté que j'avais réussi à obtenir.

J'appelai ma sœur à Londres pour qu'elle me parle de son installation, ma mère à Hossegor où elle avait décidé de résider après décès de mon père l'année précédente. La phase terminale avait été tellement pénible et je l'avais encouragé à quitter Paris et à s'installer là-bas où elle avait de bons amis d'enfance. Elle pouvait jouer au bridge et au golf, à 63 ans elle avait encore de beaux jours devant elle.

On lui avait tous les trois promis de venir la visiter chacun notre tour, chaque mois. J'étais le prochain sur la liste et elle me rappela ma promesse, je pris immédiatement un billet d'avion pour le Week-end prochain. D'ailleurs Charles m'avait laissé un message pour me le rappeler : « Salut frangin, je suis en voyage, mais pense à aller voir Maman » sibyllin et clair.

Un certain nombre de courses à faire, programmer l'approvisionnement du frigo sur le net, préparer le programme client de la semaine, répondre aux courriers, faire le ménage, car l'aspirateur automatique qui récupérait la poussière au sol tombait régulièrement sur une de mes chaussures oubliées dans un coin. Je me promis de rechercher un autre moyen. En effet, j'avais vu qu'il y avait maintenant des drones nettoyeurs d'appartement du sol au plafond. Le service de nettoyage du linge et de repassage était assuré par une laundry voisine qui venait récupérer mon coffre à linge sécurisé sur le palier et me rendre le linge impeccable.

Le samedi passa si vite que je n'eus aucun mal à m'écrouler pour un sommeil réparateur.

Je fis des rêves étranges, comment les qualifier : érotiques, autocensurés, ou bien des bluettes au bord d'une rivière japonaise. Je n'eus jamais l'impression de distinguer la ou les partenaires de ces rêves, c'était flou !

Au réveil, je me traitai d'idiot, enfourchai ma moto et partis pour un tour de campagne dans le Vexin, pour voir un couple d'amis qui avaient une petite maison de village avec un jardinet tout à fait charmante. Ils m'invitaient régulièrement, j'apportai le dessert. De retour vers 17 h, douche, suite du programme Netflix en cours, pizza spéciale du coin de la rue, ouverte le dimanche, pour terminer la journée.

Le lundi matin j'étais au bureau de bonne heure, me replongeant dans le dossier Biotron.

George m'appela : viens prendre un café avec moi, j'entrai dans son bureau, m'assis dans un de ses fauteuils confortables :

– Comment vas-tu, as-tu pris contact avec cette fameuse société ? Je lui résumai les contacts que j'avais eus et les difficultés que je rencontrai.

– Tu ne me parles pas du docteur Durand-Kaïdo.

— Si bien sûr, je l'ai vue, j'ai déjeuné avec elle et je l'ai accompagné en moto.

— On m'a dit qu'elle était sublime ?

— C'est le mot, et je la revois très bientôt pour avancer sur notre dossier que l'on a déjà bien désembrouillé.

— Qu'est-ce ça va donner ?

— La rédaction d'une dizaine de documents différents suivant les cas et les pays pour s'assurer du respect des droits des donateurs et pour que Biotron soit inattaquable sur ses développements produits.

On va aussi les confronter aux avis des experts en droit constitutionnel et l'affaire sera bouclée. Encore une bonne dizaine de jours de travail.

— Et le Dr Durand-Kaïdo, quelles sont vos relations ?

— Amicales, mais très professionnelles

— Termine ton dossier et restes-en là.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais j'ai un pressentiment dû à la façon dont cette affaire nous est arrivée.

— Mais encore ?

— C'est un collègue qui m'a donné l'information que le groupe KK cherchait à joindre ce jeune avocat plein de promesses spécialistes en éthique, c'est à dire toi.

— D'où vient ce ciblage ?

— Je l'ignore, tâche d'en savoir plus.

Mon portable se mit à sonner.

— Allo c'est Meï, comment allez-vous ce matin Marc ? Me demanda-t-elle de sa voix charmante. Peut-on continuer notre discussion d'hier plus tranquillement ?

— Oui bien sûr.

— Écoutez, j'ai un programme assez dense aujourd'hui, car je dois faire un point complet avec mon siège.

Mais ça se terminera vers 17 h, car il faut qu'ils dorment au Japon. Je vous propose que vous me rejoigniez à Montrouge pour une réunion « non-stop » à cette heure-là, j'aurais de quoi nous restaurer, apportez la boisson.

— C'est d'accord Meï, à 17 h ce soir.

George me scruta.

— Dis-moi, l'intimité m'a l'air bien avancée ?

— Oui, elle est très sympa et très directe, nous avons décidé de nous appeler par nos prénoms.

Je retournai dans mon bureau en sifflotant, me disant que George émettait des inquiétudes infondées et que je mettrai cela au clair.

La journée me sembla longue et je regardai ma montre en permanence. Vers 16 h 15, je descendis le boulevard Haussmann jusqu'au grossiste en vin, choisis une bouteille de Gevrey-Chambertin blanc, fraîche.

Et retournai prendre ma moto au garage et arrivai à Montrouge à 17 h pile.

Meï me reçût presque immédiatement, j'entrai dans son bureau, le regard vert me fixa intensément puis glissa vers la main qui tenait la bouteille, tandis que je déposai mon dossier sur la table basse.

— Je vois que nous avons des goûts communs pour le vin, merci. Mais, gardons cela pour tout à l'heure quand nous aurons bien avancé et mettons-nous au travail.

Je lui fis part du détail de mes propositions de documents complémentaires à établir suivant les cas et les pays, elle y apporta quelques amendements. Je lui confirmai que, de toute façon, on serait obligés de consulter des conseils constitutionnels afin de ne pas violer le droit des personnes.

Elle s'enquit des coûts complémentaires engendrés, nota toutes ces informations. Je lui promis de lui faire parvenir le lendemain

un projet complètement chiffré ainsi que les textes définitifs à faire traduire dans toutes les langues.

Il était déjà 21 h 30, elle sortit de son mini frigo des sushis, des sashimis, de la sauce soja, un peu de Wasabi et des verres.

— Parfait, pour la dinette accompagnée de notre Bourgogne favori.

— Je suis épuisée, dit-elle, un moment de détente me fera du bien. Je la regardai avec admiration, elle avec son petit air moqueur me fixait droit dans les yeux.

— À propos, lui dis-je, comment m’avez-vous déniché Meï ?

Elle m’assura que le siège lui avait demandé de trouver un spécialiste en droit, capable de comprendre les problèmes d’éthique liés à l’industrie pharmaceutique. Il fallait aussi qu’il ait des connaissances en Biologie, ce qui ne courrait pas les rues. Elle avait dû se renseigner par le biais du bâtonnier pour y arriver. Certains procès en cours, qu’elle me cita, m’avaient aussi fait désigner par mes confrères.

Je pensai en moi-même que la paranoïa de George n’avait pas lieu d’être et que je passai un excellent moment en sa compagnie.

Je la voyais qui semblait fatiguée.

— Je vais vous laisser, lui dis-je. Comment rentrez-vous ?

— Je vais appeler un cab.

— Je peux aussi vous déposer, j’ai ma moto, où habitez-vous.

— Dans le 15e, un grand immeuble à côté de la tour Eiffel.

— Je vous y dépose, c’est sur mon chemin.

Sans hésiter elle accepta, ferma son ordi, les lumières, salua la sécurité et de nouveau enfourcha la moto, casque sur la tête, sac en bandoulière.

— Ça devient une habitude, dit-elle...

— Vous voulez dire que c’est un plaisir ?

— Oui effectivement, j’aimerais bien être ainsi transportée avec

autant d'aisance d'un point à un autre, avec vous c'est facile et sécurisant.

Je la sentis collée contre moi à nouveau, je fus aux anges, et c'est assez doucement que je l'amenai au pied de son immeuble.

Elle descendit de la moto, enleva le casque et me remercia gentiment, j'allai la quitter quand elle se retourna et me déposa un rapide baiser sur les lèvres.

— Merci Marc, je vous aurais bien volontiers offert un verre, mais je n'en peux plus, retrouvons-nous un autre soir, pour parler d'autre chose, j'aimerai mieux vous connaître.

Je lui répondis, moi aussi et la prenant par les épaules légèrement, je lui rendis son baiser sur les lèvres.

— Bonne nuit, Meï, reposez-vous.

J'attendis qu'elle ait franchi la porte à code de l'immeuble avant de remonter sur ma moto.

Je rentrai chez moi un peu sur un nuage. Meï me plaisait vraiment, comme un aveu, je me le dis tout haut, conçu que ce n'était pas vraiment possible, envisageai le pour et le contre. L'attirance était telle, que je résolus de ne pas y penser, enfin d'essayer.

Au bureau, le lendemain, je finis la rédaction des documents, les transmis au secrétariat pour mise en forme, établis les différents devis de consultations des conseils constitutionnels, les fis rédiger, puis j'appelai George.

— Je te dérange ?

— Non, juste une minute entre deux rendez-vous, vas-y.

— Peut-on déjeuner ensemble ?

— C'est urgent ?

— Oui assez, lui dis-je.

— D'accord 13 h au bistrot habituel.

— Merci ça me va à tout à l'heure, pour clôturer l'échange.

Vers 13 h, je l'attendais à la table que Sophie, la patronne,

ainsi que la boîte de cartes mémoire qu'il avait sortie du coffre-fort, dans lequel il les enfermait, quand il ne s'en servait pas.

Elle savait qu'il y avait tout un tas de papiers et de plans dans le coffre, car le professeur de temps à autre faisait le ménage. Il s'agenouillait péniblement par terre, lui donnant des documents à mettre dans la broyeuse, disant celui-là n'est pas bon, ça ne vaut rien « au panier ».

Effectivement, ce matin-là, il avait pris avec lui sa boîte de cartes.

JP, remercia la gouvernante de sa collaboration, lui dit qu'il aurait peut-être besoin d'elle pour la suite de l'enquête : elle dit qu'elle voudrait bien connaître la vérité. Allait-on retrouver le professeur ? C'était tellement triste de voir un homme de cette qualité disparaître sans qu'on le sache pourquoi et comment, ça l'avait beaucoup affecté.

Puis JP et Adam visualisèrent les bandes vidéo. Les caméras, il y en avait deux, étaient disposées dans les angles du carrefour, si bien qu'on avait une vue très partielle de l'accident.

Ils défilèrent Image après image, on vit le professeur s'aventurer sur le passage piéton, attaché-case à la main. Puis une grosse voiture noire le masqua complètement. Les images suivantes montrèrent que la voiture continuait son chemin et que le corps du professeur gisait sur la chaussée. La mallette avait été projetée à quelques mètres de là, comme on le voyait mieux sur la bande de l'autre caméra, une silhouette furtivement la ramassait. On zooma sur le visage très foncé de l'individu qui, malgré sa dissimulation, fut immédiatement identifié comme étant le membre moustachu du commando.

Le professeur était donc suivi et ses documents avaient été récupérés.

On vit les passants s'attrouper, quelqu'un se pencher sur le corps, le mettre en position de sécurité, les passants masquaient la

vue de la caméra. Puis, quelques instants plus tard, une ambulance arriva : on l'avait identifiée, elle avait été volée, dix jours plus tôt, dans le parking d'un hôpital.

Des infirmiers sortirent de l'ambulance, JP reconnut deux autres membres du commando. Ils mirent le professeur, qui avait l'air mal en point, sur une civière, lui posant un cathéter et l'intubant, puis ils lui branchèrent un électrocardioscope. Ils le hisserent aussitôt dans l'ambulance et démarrèrent avec de grands coups de sirènes.

JP et Adam se concertèrent sur ce qu'ils avaient vu : le professeur était suivi, on l'avait sciemment percuté, on lui avait volé ses documents, il avait été enlevé par les mafiosos.

Pourquoi l'avoir dépecé ? JP avança une théorie : les documents étaient en possession des ravisseurs, cependant ils ne savaient pas comment s'en servir, car ils étaient peut-être codés. Le professeur avait été très malmené et manquait de mourir. Pour préserver son capital mémoire, ils avaient prélevé son système circulatoire et son cerveau, mis en circulation extra-corporelle dans un liquide nourricier, pour essayer d'en extraire ces fameux éléments mémoriels permettant d'accéder aux codes.

À quel endroit pouvait-on faire cela ? Qui avait les moyens logistiques d'une telle opération ? Quels étaient les gens capables d'une telle horreur ?

Un peu tiré par les cheveux, mais compte tenu des capacités maintenant connues des ravisseurs et l'organisation extrêmement importante qui devait être derrière, c'était plausible.

Il faut que l'on accède aux documents du coffre : qu'a répondu le général Naïm à la mise en demeure ?

Il a appelé mon patron, absolument furieux, lui a demandé de qui ça venait. Il lui a expliqué votre venue et qu'il ne pouvait pas faire obstruction à une enquête internationale menée par Interpol, sans être amenée à comparaître lui-même. De plus, ça risquait de

provoquer un incident diplomatique important avec Bruxelles, dont il porterait la responsabilité.

Il avait fini par accepter que vous consultiez les documents, sous mon contrôle et sous contrôle militaire, sans en emporter la moindre copie.

– J’aurais besoin d’un traducteur scientifique militaire, dit JP.

Le lendemain ils se rendirent au centre de contre-espionnage de Tshal, l’armée israélienne. Après être passés sous trois portiques, ils furent admis dans une pièce aux murs totalement métalliques chaises et tables métalliques. Un capitaine entra accompagné d’un interprète, il sortit d’un classeur numéroté et cadenassé une liasse de documents qu’il déposa sur la table.

Vous avez une heure pour les consulter, vous signerez le procès-verbal et aucune copie ou note ne seront admises.

Les différents documents étaient rédigés en hébreu, JP se fit traduire les titres. Adam, qui les lisait après le traducteur, lui confirma que c’était complètement incompréhensible, car certainement codé.

Il allait encore faire « chou blanc » quand il remarqua, dans le haut du document, une liste de noms mis en copie, qui lui rappelaient quelque chose. Il sortit la liste des sommités conviées à la conférence du professeur Zamanski que lui avait fournie Syrah.

Deux des noms de la liste figuraient parmi les invités.

Il les nota précieusement dans sa tête et se dit que le chaînon manquant était peut-être là. Il consulta tous les documents, sur plusieurs d’entre eux figurait le même nom japonais.

Ils prirent congé des militaires les remerciant de leur collaboration, même si elle avait été un peu forcée.

Il appela immédiatement Syrah :

Le professeur avait-il souvent contact avec le professeur Akai ?

Oui, il était présent à la conférence et il communiquait souvent

avec lui sur ses travaux et sur les siens. Ils se voyaient régulièrement lors de congrès.

— Savez-vous pour qui il travaille ?

— Non pas vraiment, mais je sais que c'est un centre de recherche privé au Japon. Le professeur y avait été invité et m'avait dit le plus grand bien et combien il avait été impressionné.

Le soir même, JP reprit l'avion pour Bruxelles en passant par Paris. Il fit un saut chez Elvire, qui le reçut avec une certaine mauvaise humeur, mais lui laissa embrasser Julia qui dormait déjà. Il lui laissa un petit souvenir : une carte postale de l'esplanade de Jérusalem, avec un petit mot signé, Papa avec plein de bisous.

Le lendemain, il reprit le Thalys pour Bruxelles et se retrouva au bureau dans la matinée.

Hello, Marianna, comment vas-tu ?

Ça fait plaisir de te revoir vivant, ils ne t'ont pas déchiqueté en Israël ?

JP lui répondit en riant qu'il avait la peau dure, et que si elle voulait le vérifier il combattrait bien volontiers avec elle sur le tatami. Banco, dit-elle, on fait cela vendredi soir après le boulot, je prends une réservation au dojo du centre.

— Alors, où en sont tes recherches, de mon côté j'ai bien avancé ?

Du côté des équipages, je n'ai pas trouvé de famille proche à New York, juste des vagues cousins au Japon et encore ils affirment ne pas les connaître. Leurs parents proches ont disparu dans la catastrophe nucléaire de Fukushima. Eux ont été sauvés, car ils étaient tous les deux pensionnaires à 50 km de là. Ils semblaient être amis de longue date, habitant ensemble. C'est tout ce que j'ai.

— Pour les dirigeants des cinq grands groupes cibles, tu as le rapport sur ton bureau avec tous les détails de leur existence. Leurs dernières acquisitions, leurs revenus, leurs modes de vie,

leurs relations, les objectifs connus et leurs dernières déclarations publiques, l'état estimé de leurs fortunes.

– Beau boulot.

– Il faut que l'on fasse une recherche approfondie sur un certain professeur Akai, je t'expliquerai après.

– Dis-moi plus.

– Japon, science du cerveau, était en Israël il y a un an, connaît Zamanski.

Elle lança ses hameçons numériques dans l'immense monde virtuel du Web et cela accrocha :

Akai travaillait dans le groupe KK, à Hokkaido, pour la filiale Biotron de la recherche sur le cerveau. Il était diplômé de l'université de Tokyo, docteur honoris causa de l'université de Paris, de Tel-Aviv et d'Ottawa.

– Super, dit-il, je vais t'expliquer : il s'agit d'une vaste entreprise de vol de technologies initiée par les filiales Biotron du groupe KK :

À Zurich, j'ai eu la preuve que les logiciels de Biotechnik avaient été volés à Frank Herb.

– À Paris, j'ai eu la preuve que le Dr Durand-Kaïdo de Biotron a bien utilisé les découvertes de John Eckers de Cape Town et du Dr Merry à Sydney pour améliorer son système de peau artificielle et que les brevets ont bien été déposés au Japon.

– À Tel-Aviv, j'ai fini par trouver le lien entre Zamanski et le professeur Akai grâce à des documents confidentiels, non communiqués par Tsalal, que j'ai pu lire avec l'appui du mandat délivré par Maxime.

– De plus, j'ai pu faire le lien entre l'enlèvement de Zamanski, les mafiosos et le vol de documents, lors de l'accident.

– Il semblerait que le filet se resserre autour de Biotron, je vais consulter l'enquête que tu as faite sur les dirigeants. Puis,

reprandre contact avec cet avocat parisien, Marc Borel, qui semble au cœur de ces histoires de brevets.

— Il faudrait que tu te renseignes sur les moyens logistiques et les équipements de la filiale de Tel-Aviv, dit-il, à Marianna.

Il contacta Maxime pour lui rendre compte de l'avancement de l'enquête.

— Bonjour JP, dit Maxime, la pêche a été bonne, semble-t-il, on a secoué l'armée israélienne, j'ai eu une vague de protestations en retour.

— Ils sont terribles, tout est bon pour séquestrer l'information. Heureusement, j'ai pu faire un rapprochement, les documents étaient codés et ils étaient eux même incapables de les comprendre. Laissons-les avec ce qu'ils croient être un trésor. L'information en clair a été volée et je pense savoir par qui et où elle est. Il lui détailla ses investigations.

Il se plongea dans les dossiers des dirigeants et plus particulièrement dans ceux de Biotron. C'était assez volumineux étant donné le nombre de chercheurs de haut niveau, de docteurs, professeurs et autres polytechniciens qui travaillaient pour eux. Les CV étaient très fournis et les capacités de l'ensemble des chercheurs donnaient le tournis.

La dernière nouveauté du groupe était la création d'êtres bioniques, destinés à faire des voyages interplanétaires afin d'implanter la vie humaine sur des exoplanètes.

Le groupe était dirigé par un certain professeur KODO, qui sur les photos, avec sa masse imposante, ressemblait plus à un Sumo qu'à un industriel. Le financement du groupe était assez obscur, en dehors des revenus des différentes spécialités pharmaceutiques, il y avait aussi un grand fond de collectes aux ramifications multiples dans des paradis fiscaux. De plus, des subventions gouvernementales importantes avaient été accordées pour la recherche en robotique et en industries spatiales.

Le budget de recherche au total était colossal.

JP restait pensif et décida de retourner à Paris. Il appela Borel, Meï lui répondit qu'il n'était pas joignable avant la semaine prochaine, et que pour prendre un rendez-vous, lui seul pouvait le faire.

Il demanda à Mariana de faire une recherche sur Marc Borel et sur Meï la plus approfondie possible.

## Chapitre X

### Souçons

Marc se remuait les méninges depuis un moment : à quel moment une information transmise par un de ses clients, qui était complètement confidentielle, avait-elle pu fuiter ?

Il repassa dans sa tête le film de l'évènement :

« Une société de haute technologie, cliente depuis le début du cabinet, lui confie un texte de brevet pour qu'il analyse sa validité éthique dans plusieurs pays. Il fait le travail, demande à Meï de consulter les différentes législations et rédige un mémo de recommandation avant le dépôt du brevet.

Le brevet est déposé, mais il se trouve confronté à un brevet similaire dans un autre pays. Il y a dépôt de plainte de la part de son client pour copie et vol technologique.

La société travaillait depuis plusieurs années à la mise au point de cette technique, il en était sûr ».

Il s'était renseigné auprès des banques de brevets sur la nature de la société qui avait déposé le brevet, quelques jours avant eux. C'était une petite boîte, type start up, basée dans la Silicon Valley qui avait des connexions avec quelques grands groupes, dont Biotron et certains autres de ses clients. Ce qui ne l'étonna pas compte tenu du domaine de compétence.

Il avait assuré le service de sécurité du groupe de son client de l'étanchéité de son intervention. La plainte allait être instruite et il était convoqué à la PJ, ainsi que son personnel, pour être interrogé.

Il en parla à Meï. Elle lui dit qu'elle ne comprenait pas, qu'elle n'avait rien communiqué et qu'elle ne pouvait pas le faire.

Il lui posa des questions sur ses capacités de transmission par internet, comme il savait qu'elle ne pouvait pas mentir, il reçut ses réponses comme une franchise absolue.

– Tu as été en contact avec le centre ?

– Non, le seul contact a été quand je suis arrivée ici. Les seuls contacts autres que j'ai, c'est moi qui les initie avec le labo de Paris quand ils m'envoient des tests de maintenance, tous les mois, comme cela avait été prévu.

Il était rassuré, mais il se dit qu'il devrait effectuer un test pour vérifier.

– Tu sais que nous sommes convoqués à la PJ lundi.

– Oui, j'ai pris bonne note, mais je ne peux pas rester seule pendant l'interrogatoire, tu sais pourquoi.

– Tu as reçu un appel de Jean Serot pendant ton absence, il m'a dit qu'il voulait te rencontrer la semaine prochaine.

– Ah oui, j'ai oublié d'en parler avec KODO, je le fais ce soir.

Le soir même il appela KODO, qu'il eut en vidéo :

– Comment allez-vous Marc et comment va Meitoo. Les rapports de maintenance me disent que tout est en ordre, vos rapports sont-ils toujours harmonieux ?

– Oui, tout va bien, je voudrais vous entretenir de deux choses :

– D'abord, j'ai reçu la visite d'un département des brevets de l'Union européenne qui nous propose des financements pour les dépôts de demandes de brevet en Europe. Ils m'ont demandé de vous en parler afin de savoir si le groupe était intéressé à déposer plus de brevets en Europe, compte tenu de leur quantité annuelle, près de 1000.

– Bon, dites-lui de communiquer directement avec moi, le coût est important et nous sommes preneurs de toutes subventions.

– Trouvez-vous la démarche cohérente ?

– Je ne suis pas convaincu que ce soit la vraie raison de sa visite, mais il m'a rappelé et a souhaité me revoir la semaine prochaine.

– Acceptez et creusez un peu plus, il faut impérativement savoir de quoi il en retourne.

– La deuxième raison est plus personnelle : je désirerai concevoir un enfant avec Meï à partir de ses ovocytes et de mon sperme que vous conservez dans le département d'embryologie. Je cherche une mère porteuse, dès que je l'aurai trouvée je viendrai solliciter le laboratoire. Êtes-vous toujours d'accord ?

– Oui, bien sûr, je vous l'ai promis. Marc, nous avons ici plein de volontaires pour ce travail, si vous le désirez.

– Non, je désire élever cet enfant en France, près de moi et de sa famille, donc je vais trouver ici, sur place.

– N'oubliez pas que Meitoo n'a pas la fibre maternelle, ce n'est pas dans sa mémoire.

– J'ai bien intégré cela, je vous en remercie.

– Tenez-moi au courant pour Bruxelles.

La communication prit fin, il pensa d'abord à ce qu'il venait spontanément de demander à KODO, concernant la conception d'un enfant. Ça lui avait pratiquement échappé, c'était la seule vraie façon de faire renaître un peu Meï et non pas à travers cet être bionique, qui n'était qu'un succédané d'humain.

Il se conforta dans cette idée, car bien qu'il soit parfaitement satisfait des relations qu'il avait avec Meitoo, sur le plan physique, de la vie quotidienne et de l'aide importante qu'elle lui apportait dans son travail, ce n'était qu'un robot.

Il appela Jean Serot avec lequel il prit rendez-vous pour le mercredi suivant.

Puis il se dit qu'il fallait tester son dispositif.

Il prit contact avec le service de sécurité de son client. Il leur

proposa de faire un test de sécurité à partir d'un brevet bidon qu'ils avaient abandonné. En changeant certains termes, variant ces changements en fonction des interlocuteurs.

Le responsable de la sécurité approuva l'idée et la fit valider par son PDG. Ils allaient se mettre au travail pour être prêts dans une petite semaine. « The Poison Pill » le meilleur test naturel !

Marc appela Virginie, lui demanda ce qu'elle devenait, ça allait mieux moralement, mais elle ne savait toujours pas quoi faire d'elle.

— Je voudrais te voir, j'ai quelque chose à te proposer, je ne sais pas si ça va te plaire, mais pourquoi pas ? Tu es quelqu'un de bien, tu mérites que l'on t'aide et si tu peux aussi m'aider, ça va peut-être fonctionner.

Ils convinrent de se rencontrer ce samedi pour déjeuner ensemble, et pas au « Bouchon de carafe », dit-elle !

Ne t'inquiète pas, je viens te chercher en moto à 12 h.

— Meï, je pars déjeuner avec Virginie, si c'est OK, je te raconterai pourquoi, lui dit-il, le samedi matin.

Virginie était pile au rendez-vous, elle se casqua, enjamba la moto et se cala contre son dos.

— Où m'emmènes-tu ?

— D'abord au parc Monceau.

Ils y furent en dix minutes. Ils s'installèrent sur un banc, regardant les enfants qui s'ébattaient sur la pelouse, d'autres qui faisaient des acrobaties sur les agrès, d'autres encore qui patinaient à toute vitesse sur la piste, dans de grands cris de joie.

— Je n'aurai jamais ça dit-elle, c'est cruel de m'emmener là, en pleurnichant.

— Justement, si tu le veux, je peux t'offrir cette joie.

— Comment ?

— Voilà, veux-tu porter l'enfant de Meï ?

Il lui expliqua alors que Meï ne pouvait pas avoir d'enfant du

de communication pour cette fin d'année. Nous avons reçu plusieurs dons en provenance de grands artistes et d'industriels du secteur des énergies renouvelables. Ces actions marchent bien, je propose qu'Indira sollicite les artistes à travers les médias et que Lola s'occupe des industriels de l'Énergie.

Pour financer la deuxième phase de notre action qui va être gourmande en frais de voyage, de représentation et en coût de sécurité, il faut tout d'abord consolider nos finances. »

Mick et Lola qui s'étaient concertés proposèrent que chacun d'entre eux choisisse une région ou un continent et qu'ils retournent voir les chefs de gouvernement au titre de l'aide à la mise en place.

Ariane donna son point de vue sur l'impact dans les médias et proposa de refaire une campagne de télévision en utilisant des émissions très populaires où Hoshiko et Indira en seraient les vedettes.

Patrick annonça que les réseaux sociaux étaient saturés par la promotion du Pacte. Il avait eu maille à partir avec quelques groupes d'extrême droite et des anarchistes qui se répandaient en « Fake-news », ceci avait été vite réglé avec les plateformes et les providers qui réagissaient très rapidement dès la détection. Le cap des cent millions de followers sur les sites de la Fondation avait été dépassé, ce qui était une véritable performance. Il pensait multiplier ce chiffre par cinq en faisant des « sous-sites » plus conviviaux et plus simples. L'hébergeur criait grâce, car il était saturé, donc il allait en prendre deux autres qui fonctionneraient en coordination.

Victor fit le point sur les publications, la revue de presse était considérable dans tous les pays. Il serait temps de publier un livre, il se chargerait de trouver un éditeur et un écrivain de substitution pour le rédiger à partir des notes prises depuis neuf mois et des interviews d'Hoshiko.

Marc et Laurent firent le point sur le plan légal et la logistique, rien de particulier.

John n'avait rien de nouveau, sauf cette étonnante découverte aux USA d'un spray anticonceptionnel. Cette molécule bloquait l'ovulation des femmes pendant plusieurs mois. La mise sur le marché n'était pas encore à l'ordre du jour.

Olivier confirma que son correspondant américain à Harvard avait eu une légère altercation avec le Président à propos de la mise en place du Pacte le soir de la réception de l'équipe à la Maison Blanche. Il indiquait que le Président très politique jouait sur plusieurs tableaux et le philosophe lui avait reproché de penser plus à sa réélection qu'à l'avenir de ses concitoyens. Vous le ressentirez lors de votre campagne, lui avait-il dit. Le Président l'avait un peu envoyé balader, lui précisant qu'il savait ce qu'il faisait.

Julia insista sur les dangers que les membres de la Fondation couraient lors de leurs déplacements et les règles de sécurité que chacun devait respecter. Ceux qui partiraient en déplacement seraient accompagnés d'un agent chargé de veiller sur eux jour et nuit, pas question d'y déroger, trop d'aléas pouvaient survenir et nuire à leur action.

Hoshiko reprit :

« Je vous ai écouté, sans précipitation mettons à jour nos finances puis proposons aux différents gouvernements notre aide pour la mise en place de notre Pacte. Ils reviendront vers nous s'ils rencontrent des difficultés. Si malgré tout ils ne bougent pas, nous leur rappellerons solennellement à travers les médias, leurs engagements. L'impact sera plus grand s'il y a une pression de la population. En fonction des pays, de la disponibilité de chacun, des langues et de la nature des besoins, nous délèguerons l'un ou l'autre pour transmettre la bonne parole, ne fixons rien pour le moment. Je ne veux pas briser votre enthousiasme, que je sais

grand, mais procédons par ordre. Lola d'accord pour que tu rencontres les grands groupes d'énergie pour solliciter leur aide, tandis qu'Indira lancera une action vers les artistes les plus riches pour solliciter leurs dons. Patrick continue ton fantastique travail. Victor d'accord pour le livre, mais rapidement. Ariane et Virginie votre travail de RP est excellent, continuez-le. Olivier, tu maîtrises la pensée à travers tes émissions et tes débats. Tu as, je le crois, créé un excellent réseau d'intellectuels dans les différents pays. Indira, je pense qu'Ariane à raison de te mettre en avant dans des émissions populaires, tu as l'atout de la beauté et de la grâce et le public aime ça. Julia, tu fais bien de nous rappeler les conseils de prudence, certains, je le sais, ont transgressé les règles de sécurité, il ne faut pas que cela se reproduise, nous pouvons être très vulnérables parfois. Quant à moi, je suis disponible pour toute action efficace que vous jugerez utile, mais je dois d'abord me préparer pour mon intervention à l'ONU dans quelques jours. »

Il les remercia, puis donna à tous l'accolade de la fraternité et ils se séparèrent.

L'intervention à l'ONU avait été remarquable. Hoshiko avait développé les 10 points du Pacte pour l'Humanité argumentant chaque article en détail et démontrant ses bienfaits pour la population, pour la planète et pour les pays.

« Oui, il faut passer à une nouvelle ère ! Oui, il faut arrêter ce consumérisme à tout crin ! Oui, le comportement des hommes doit évoluer vers la protection de la nature ! Oui, les enfants ne sont pas des jouets, mais notre avenir ! Il faut les éduquer, les faire grandir dans un monde meilleur. Oui, l'homme n'est pas fait pour des travaux dégradants ! Le comportement des uns vis-à-vis des autres doit revenir à des actes dépourvus d'agressivité, de jalousie, d'envie ou de calcul.

Nous partageons la même Terre, le même air, la même eau, le même sous-sol. La notion de propriété doit évoluer, accaparer les

richesses est un crime, car mène un trop grand nombre d'hommes vers la pauvreté. Ce n'est pas de l'angélisme, mais de la survie de l'espèce qu'il s'agit, la 6<sup>e</sup> extinction de masse n'est plus très loin si l'on continue ainsi. Il est temps de se ressaisir et d'agir. Les gouvernements doivent prendre conscience que le temps de la politique politicienne est révolu et qu'ils doivent protéger leurs citoyens contre les fléaux du dérèglement climatique en adoptant des mesures concrètes et contraignantes pour les préserver, eux, leur Terre, leur environnement...»

L'envolée de l'Enfant des étoiles avait été lyrique, puissante, convaincante, elle avait duré plus d'une heure et salué par l'assemblée d'une standing-ovation et d'applaudissements à tout rompre. De mémoire de participant, ils n'avaient jamais vu cela.

Le secrétaire général avait repris la parole et remercié chaleureusement la Fondation, leur confirmant qu'elle traçait la voie pour un Nouveau Monde, que l'ONU était à 100 % avec elle. Il avait promis des aides financières pour toutes leurs actions, les avait félicités encore. Hoshiko et les 12 membres de la Fondation avaient quitté la grande salle de L'ONU sous les acclamations.

Nous étions au début du 11<sup>e</sup> mois.

## Chapitre XVII

L'enquête sur la mort de JP piétinait depuis quatre mois et le nouveau commissaire d'Interpol chargé des investigations rongea son frein.

Un événement imprévu débloqua la situation, un des agents d'Interpol fut retrouvé mort chez lui une balle en plein front. Il avait été exécuté de sang-froid pendant son sommeil, son appartement avait été fouillé de fond en comble, ses affaires éparpillées. On s'aperçut que cet agent faisait partie de l'opération de protection de la salle virtuelle dans laquelle se trouvait JP quand il avait été assassiné par Bleu. Ensuite, il avait participé à la poursuite qui s'était terminée par la mort du fugitif, dont les restes étaient à peine identifiables.

On fouilla ses ordinateurs, son domicile et ses comptes en banque.

On trouva la trace d'un virement d'une somme importante sur son compte. Le versement une fois pisté avait été émis d'une banque de Hong-Kong à partir d'un compte à numéro sans titulaire.

Un micro enregistrement avait été retrouvé dans le fond d'un tube de médicament et décodé au laboratoire de Bruxelles :

« Il avait été contacté par une organisation qu'il ne connaissait pas, qui avait un dossier assez chargé sur ses malversations antérieures, pour agir suivant leurs instructions moyennant finance. Il était au courant du call-conférence qui devait avoir lieu, il s'était arrangé pour être en protection de la salle pour couvrir la fuite de

Bleu et poursuivre un fuyard leurre qui avait été préparé. Normalement, la poursuite aurait dû se terminer par la disparition bien organisée de Bleu et du fuyard, mais un accident était arrivé et le leurre avait terminé sa course sous les roues d'un tram. Plein de remords, il faisait cette déclaration au cas où il lui arriverait quelque chose. »

Ce n'était donc pas Bleu, le vice-président, qui avait été incinéré. Mais où était-il ? Ils demandèrent un mandat pour perquisitionner son domicile.

La résidence de L'ex-V.-P. était fermée, les volets descendus, la porte condamnée, ils la forcèrent et visitèrent les différentes pièces, les penderies étaient vides, la pseudo-veuve s'était envolée et avait vidé les lieux.

Les avoirs avaient été transférés avant la disparition de Bleu vers un paradis fiscal des Caraïbes. Le commissaire reprit espoir, car ces traçages étaient maintenant à sa portée. Ils finirent par localiser le compte sur lequel l'argent arrivait et les dernières transactions de subsistance dans un supermarché de Copacabana au Brésil. Ils remontèrent jusqu'à l'adresse de la soi-disant veuve qui vivait là, sous une fausse identité.

Ils joignirent immédiatement leur correspondant à Rio lui transmettant un mandat d'arrêt et un ordre d'extradition. S'ils ne pouvaient pas arrêter Bleu, tout du moins ils pouvaient incarcérer son épouse et tenter de la faire parler.

Quelques jours plus tard, ils récupérèrent la prisonnière à l'aéroport de Bruxelles, arrivée par l'avion en provenance de Rio, accompagnée d'un policier brésilien.

Ils l'amènèrent dans la salle d'interrogatoire, ils lui expliquèrent qu'elle était poursuivie pour complicité dans la mort simulée de son mari, fausse reconnaissance de cadavre, dissimulation de compte et au moins une demi-douzaine d'autres chefs d'inculpation.

Les uns après les autres, ils l'interrogèrent, se relayant pendant des heures. Épuisée, elle finit par craquer demandant à être entendue, assistée par un avocat, en échange de son impunité. Après tout, elle n'avait rien fait elle s'était contentée de suivre les instructions qu'on lui avait données.

Elle fut débriefée en présence de son avocat, elle expliqua que son mari lui avait dit de suivre précisément les ordres d'un certain Chen, au cas où il disparaîtrait, ce dernier avait toute sa confiance.

Celui-ci lui avait ordonné le transfert de ses avoirs vers le compte des Caraïbes, la préparation de ses valises et celles de son mari, la fausse reconnaissance du cadavre, ce qui l'avait soulagée après avoir entendu à la TV qu'il était mort. Elle devait jouer la comédie de la veuve éplorée à la cérémonie et à l'incinération.

Puis elle avait été conduite à un petit aéroport dans l'ouest de Bruxelles où un avion l'avait emmenée jusqu'à Londres où elle avait pris un vol régulier pour Rio avec les faux papiers qu'on lui avait fournis, elle avait ouvert un compte qui avait été approvisionné et avait loué un deux pièces dans lequel on lui avait demandé d'attendre. Ils avaient pris les affaires de son mari et elle ne savait pas où il était.

Là s'arrêtait la piste, car malgré les confidences de sa femme, elle était sans issue. Où était Bleu ? Sous quelle identité se cachait-il ? Aucun indice, il fallait attendre qu'il bouge, qu'il donne un signe de vie à son épouse.

Aussi, la relâchèrent-ils. Elle fut assignée à résidence chez elle et mise sous étroite surveillance.

C'est alors qu'intervinrent le premier des événements qui allaient bouleverser le monde.

## Chapitre XVIII

Ce matin-là, le Président des États-Unis, un des hommes les plus puissants de la planète, était de fort méchante humeur.

Rien n'allait comme il le voulait, le Congrès avait retoqué ses projets d'investissements, les sénateurs de son parti venaient les uns après les autres se plaindre des blocages qu'ils rencontraient. Il avait peu apprécié les sorties de Hoshiko à L'ONU, car il sentait qu'il lui tordait un peu le bras et qu'il était visé par son discours. Sa femme le boudait, car il voulait qu'elle exécute un certain nombre d'actions qui étaient contraires à ses principes. Son chef de cabinet lui répétait sans cesse de montrer aux autres pays sa force et sa détermination. Bref, rien n'allait droit et sa campagne de réélection, qui devait commencer dans deux mois, se présentait sous des auspices difficiles. Les habitants des côtes voulaient qu'il accélère la mise en place du Pacte et ceux du Middle West qu'il abandonne toutes ces idées saugrenues.

Il décida que cela ne servait à rien de rester planter dans son bureau à attendre les prochaines récriminations et qu'il fallait qu'il se détende.

Rien d'urgent aujourd'hui, pensa-t-il, en consultant son écran, alors allons faire quelques trous de golf.

Il appela le chef de la sécurité dans son bureau. Il lui dit qu'il voulait aller au terrain de East Potomac jouer sur le parcours privé, qu'il assure le transport et la sécurité sur place et qu'il charge son équipement dans l'hélico électrique qui était positionné sur la pelouse devant la Maison Blanche. « Dans combien

de temps pourrez-vous être prêts ? Et demandez donc à Johnson, l'agent qui joue 2 de handicap, de venir avec moi. »

« Une demi-heure, le temps de sécuriser l'espace aérien, le golf et ses environs, répondit-il »

Une demi – heure plus tard, il s'était changé, il avait averti son épouse de son absence momentanée, il ne déjeunerait pas avec elle et serait de retour dans trois heures.

L'hélico et son pilote les attendaient, les sacs et les chaussures étaient déjà dans le cockpit, les six rotors électriques se mirent en route et ils décollèrent sous la protection de deux hélicos de la marine, d'une couverture radar renforcée, d'une restriction de vol dans l'espace aérien et de Jets dans le ciel, prêts à intervenir. Le trajet devait durer moins d'un quart d'heure. Arrivés au-dessus du Potomac, un mini drone ultra rapide entra dans un des rotors, puis un second drone dans un autre, l'hélico déséquilibré passa sur le dos et alla s'écraser sur la rive du fleuve. Les cris fusèrent dans tous les appareils de transmission « Mayday, Mayday No 1 à terre ».

Indiquant la localisation de la chute.

Les hélicos « chiens de garde » se posèrent immédiatement, les marines en sortirent et se précipitèrent pour protéger le Président, un hélicoptère-ambulance se posa à la suite, les médecins arrivèrent près du cockpit démantibulé. Gisant dans une mare de sang, un manche de fer 6 brisé, planté dans la poitrine, le 48<sup>e</sup> Président des États-Unis avait cessé de vivre.

Immédiatement comme la Constitution le prévoyait tous les services furent mis en alerte pour trouver le vice-président, une fois localisé et prévenu par radio de l'accident, il ne se rendit pas sur place, mais au contraire avait été isolé par la sécurité, dans le bâtiment où il se trouvait.

La police établit un triple cordon de sécurité autour du lieu tragique, un pour les badauds, un pour la presse, un pour les officiels.

Très vite, le maire de Washington fit une déclaration :

« Le 48<sup>e</sup> Président de la République des États-Unis d'Amérique est décédé dans un accident d'hélicoptère à 11h, heure de la côte est, nous ne savons pas à cet instant s'il s'agit d'une défaillance technique, d'une erreur de pilotage ou d'un attentat. La première Dame s'est rendue sur place, le corps du président a été sorti de la carlingue de l'engin avec trois autres personnes sans vie : l'agent Johnson, le garde du corps du président et le pilote. Ils vont être conduits à la morgue sous bonne garde pour autopsie. Le vice-président, que je viens de joindre m'a dit qu'il allait immédiatement prêter serment afin de reprendre les fonctions, la vacance du pouvoir sera donc minimum. Ceci devrait se passer dans l'heure qui va suivre. Je rejoins le Capitole pour procéder à la cérémonie, nous décréterons le deuil national et l'état d'alerte maximum. »

Tous les médias reprirent la déclaration et commencèrent à se perdre en conjectures, montrant en boucle l'épave en morceaux.

La cérémonie d'investiture eut lieu au Capitole, devant des juges de la Cour et les personnalités disponibles qui avaient pu être jointes, le vice-président jura sur la Bible de protéger le peuple américain et de respecter la constitution devant les TV du monde entier.

« Rouge des Olympiques » accédait ainsi à la magistrature suprême des États – Unis.

Il fit un rapide discours de condoléances au peuple américain, à la veuve du président et à ses enfants, annonça que toute la lumière serait faite sur cet accident, une enquête allait immédiatement être diligentée. Il décréta l'état d'urgence et un deuil national de trois jours. Il allait organiser les funérailles nationales de son prédécesseur et allait nommer un vice-président dans la journée.

Comme tous les déplacements des présidents étaient filmés, l'enquête montra très rapidement que des engins volant à grande

vitesse étaient entrés dans les rotors de l'appareil, les faisant exploser et déstabilisant l'hélicoptère, le faisant passer sur le dos puis sans le soutien des moteurs restant, celui-ci s'était écrasé 100 mètres plus bas. Malgré les différents Air-bags et le parachute de détresse le choc ayant été très violent, les sacs de golf s'étaient retournés, un fer 6 s'en était échappé et le « shaft » brisé avait transpercé la poitrine du Président.

L'origine du départ des drones avait été tout de suite repérée par les traces visibles sur la vidéo. Ils provenaient d'un point sur le Potomac, certainement un bateau. Immédiatement, des barrages avaient été installés sur le fleuve et sur les berges, plusieurs bateaux suspects appréhendés sans succès. En fin d'après-midi, on avait découvert une embarcation de six mètres, sous bâche le long d'un quai, avec à bord le matériel de guidage, des batteries et des pièces détachées.

Le FBI était convaincu qu'il s'agissait bien de la plateforme de départ des drones.

Des témoins locaux avaient raconté que deux individus de type asiatique, sortis de ce bateau, étaient partis dans un 4X4 blanc et noir vers une destination inconnue.

Dès l'annonce de l'accident, des barrages avaient été dressés sur les routes à la sortie de Washington et toutes les polices alertées pour retrouver ce véhicule.

Le 4X4 avait été retrouvé dans un bois non loin de l'embarcadère. Les deux assassins présumés, inconnus des services de police, exécutés d'une balle dans la nuque, gisaient pêle-mêle sur la banquette. Pas de trace, pas d'empreinte, le véhicule avait été volé deux jours plus tôt à une centaine de kilomètres de là, les plaques étaient fausses.

C'était donc bien un attentat, mais orchestré par qui ? Pour le compte de qui ? L'enquête allait être longue, car les indices étaient infimes.

## Chapitre IV

### Voyage intergalactique

Le vaisseau Human Two naviguait dans l'espace avec en perspective un voyage de vingt ans. Hoshiko était plongé en hibernation dans un caisson du train spatial, sous la surveillance de Kho, le robot humanoïde qui l'avait fait naître dans l'espace en orbite et avait amerri dans la mer du Japon<sup>2</sup>.

Les marins qui avaient recueilli la capsule de secours venue de la station spatiale avaient surnommé l'enfant « Hoshiko, l'Enfant des étoiles », ce nom lui était resté. Les particularités physiques et intellectuelles d'Hoshiko étaient hors norme, du fait de sa conception dans l'espace : son QI était supérieur à ceux mesurés sur Terre et sa durée de vie de l'ordre de 300 ans, du fait de la longueur particulière des télomères de son ADN.

La destination était la planète E2, découverte précédemment<sup>3</sup> ; elle se situait à 4,3 années-lumière de la Terre, en orbite autour d'un des soleils du système double d'Alpha du Centaure.

L'équipage bénéficiait de l'expérience du premier voyage intergalactique effectué par Human One, utilisant principalement l'attraction des nombreux trous noirs présents dans la Galaxie. Les trajectoires avaient été optimisées et les zones de danger balisées. Le voyage devait en principe durer vingt ans, selon le temps terrestre, mais, suivant la loi d'Einstein et la relativité du temps, il

---

2 Cf. *Fils de Gaïa, Enfant des étoiles* du même auteur.

3 Ibidem.

apparaîtrait plus long aux Terriens, en fonction de la vitesse obtenue, d'environ trois mois.

Le premier train galactique était parti vingt ans auparavant. Les fécondations effectuées à bord du vaisseau par Kha avaient donné naissance en orbite à huit enfants qui allaient former la population humaine de base de la planète. Trois filles et cinq garçons étaient nés de la conception *in vitro* et de leur développement dans des matrices artificielles.

D'autres naissances étaient attendues sur la planète, une fois les installations effectuées et les ressources en énergie et subsistances assurées.

Les moutons, les chèvres, les gallinacés, les poissons avaient été conçus et étaient nés sur place.

La caractéristique de cette planète : sa gravité était 30 % supérieure à celle de la Terre et ses gaz respirables suffisants en oxygène, une minuscule algue l'avait colonisée.

Cette algue donnait partout une coloration verte. L'eau, le ciel, le sol, le sable étaient verts, de même que la neige sur les sommets. C'était un vert aux teintes changeantes, depuis le léger vert de l'eau, le vert amande des nuages et du ciel, jusqu'au vert profond des forêts.

L'équipage, une fois à terre, s'était aperçu peu après que les animaux prenaient aussi cette coloration verte. Il en était ainsi des alevins, des poissons, des volailles, des chevreux et des agneaux. Ils en avaient conclu que les humains eux aussi seraient teintés en vert. En fait, cette algue avait ses bienfaits : elle pénétrait dans le sang et servait à améliorer la production en oxygène et à favoriser l'échange dans les poumons ou les branchies.

L'oxygène de l'atmosphère de la planète provenait en fait principalement de cette minuscule algue.

Près du camp, les robots Jim et Jack avaient fait des recherches dans l'environnement pour trouver des animaux. Ils n'avaient

trouvé qu'un spécimen : une sorte de paresseux à six bras qui vivait pendu dans les arbres et se nourrissait de feuillage.

C'était le seul animal, de type mammifère, qu'ils avaient repéré, en dehors des insectes qui pullulaient dans la forêt. Ils l'avaient recueilli et installé dans l'étable aménagée, avec les agneaux et les chevreaux.

Une fois la base implantée, les bébés, accompagnés par les robots John et Kha, s'étaient posés sur E2 avec le module principal du vaisseau, laissant le train spatial en orbite, comme relais de communication vers la Terre.

Les humanoïdes devaient sécuriser l'environnement, protéger les enfants, les éduquer et les faire grandir. Il leur fallait créer d'autres humains avec d'autres conceptions dans les matrices artificielles, trouver les ressources en nourriture et énergie. Leurs compétences additionnées permettraient ce programme, ils s'étaient donc mis au travail. Leurs piles nucléaires ayant encore une autonomie de vingt ans, ils avaient du temps devant eux pour faire émerger une population autonome. Le prochain vaisseau, Human Two, destiné à continuer la mission, avait quitté la Terre et arriverait juste avant la fin de leurs batteries.

## Chapitre V

### Igor et Indira

Igor demeura cinq ans champion du monde d'échecs. Il se confrontait aux systèmes informatiques les plus puissants de la planète et gagnait une fois sur deux, grâce à la mise au point de stratégies et de tactiques inédites, qui désarçonnaient la logique des ordinateurs.

L'idée des instances de la Fédération internationale d'échecs était de faire des démonstrations, type show, où il était opposé, en même temps, à de multiples champions et à des computers. C'était spectaculaire de le voir sur scène jouer contre dix adversaires alignés et simultanément contre un système informatique en temps réel.

Il parcourait les capitales et se retrouvait de temps à autre dans les mêmes endroits que les membres de la Fondation. Il apprit à connaître mieux encore Olivier, puis Mick, Lola, Patrick, Julia, Virginie et Ariane. Ils le trouvaient très sympathique et une vraie amitié naquit entre eux. Il en sut beaucoup plus sur l'histoire de Meï et de Marc, d'Indira et d'Hoshiko, essayant de comprendre pourquoi ce dernier était parti se réfugier sur une autre planète.

Quelles étaient les motivations de ce parcours quasiment christique ? Avait-il une chance de revenir un jour ? Qu'en pensait son équipe ? Indira était partie, c'est vrai, car elle n'avait plus d'espoir pour son amour et avait une destinée à accomplir, il le comprenait.

Mais eux, que souhaitaient-ils ? Étaient-ils en accord, au fond

d'eux-mêmes, avec la politique des Olympiques ? Tout n'était pas sur la table, et de sombres desseins n'étaient-ils pas en train de se confirmer ? La natalité baissait dans le monde entier : n'était-ce pas un signe ? Il les laissait sur ces interrogations qui remplissaient leurs dîners de rencontre.

Il se lassa peu à peu de ces tournées interminables. Il chercha des dérivatifs, qu'il trouva tout d'abord en apprenant le jeu de go et en défiant les grands maîtres asiatiques. Ils le battaient régulièrement au début, puis de moins en moins, et il finit par acquérir là aussi une grande réputation quand il gagna plusieurs tournois internationaux.

Un an plus tard, il s'essaya au poker. Il s'agissait d'entrer dans un milieu un peu plus particulier où des forces externes venaient compromettre l'honnêteté des jeux. Aussi, après avoir gagné le tournoi de Las Vegas et les millions de dollars y afférents, on le pria, sous peine de menaces physiques, d'aller faire valoir ses capacités ailleurs que dans ce jeu un peu trouble.

Il se rabattit sur le bridge, jeu d'équipe, où il excella, trouvant dans son pays des partenaires de qualité.

Son jeu d'échecs en pâtit et il perdit sa couronne au bout de cinq ans. Alors, il créa à Bratislava un cercle où les échecs, le go, le poker et le bridge étaient enseignés et où de grands tournois se déroulaient. On venait de toute l'Europe jouer et des voyages étaient organisés du monde entier pour aller dans ce paradis du jeu. Dans cette ville, il était heureux, il voyait son père et sa mère et il voyageait moins.

Il alla à Paris pour un tournoi et rencontra toute l'équipe de la Fondation. Le lendemain, Olivier lui proposa d'aller, en compagnie de Lola, voir danser Indira à l'Opéra et de la rencontrer enfin. Ils dîneraient en sa compagnie après sa représentation.

Il était curieux de lui parler, il en avait tant entendu sur son

enfance, son parcours de danseuse, sa passion pour Hoshiko, son désespoir de ne plus le revoir et son départ de la Fondation.

Elle avait merveilleusement dansé cette *Bayadère* en compagnie de Rudolf Two, son partenaire humanoïde. Elle eut un triomphe avec dix rappels, un bis du final et une avalanche de bouquets de fleurs.

À vingt-cinq ans, Indira était toujours ravissante et attirante.

Aussi, Igor, dès le premier instant, fut sous son charme.

Le dîner se déroula dans une chaude ambiance avec une kyrielle de questions sur le métier de chacun, sur ce qu'elle avait vécu, sur ce qu'il avait réalisé. Olivier et Lola s'amusaient de leur complicité naissante. Ils promirent de se revoir quand les circonstances le permettraient.

## Chapitre VI

### Évolution du monde

La population du globe ne cessait de décroître. Au bout de cinq ans, elle passa de 10 à 9 milliards d'individus. Les couples en âge de procréer étaient de plus en plus demandeurs. Les robots bébés ne suffisaient plus à contenter leurs besoins. Les gouvernements leur expliquaient qu'il fallait maîtriser la croissance de la population et que le prélèvement des ovocytes des jeunes filles et du sperme des garçons permettait de réguler cet accroissement. Les gens ne comprenaient pas que celles qui n'avaient pas été prélevées ne puissent pas concevoir.

Ils s'en remettaient aux chercheurs qui ne découvraient qu'une partie de la vérité : un agent chimique semblait en être la cause, mais ils ne savaient pas comment il était absorbé par les femmes. Dans l'eau, dans la nourriture ?

À l'insu des populations, les Olympiques décidèrent de faire un nouvel épandage de cette molécule anticonceptionnelle, jugeant que la décélération du nombre d'humains n'était pas assez rapide. Ils ajoutèrent une clause de limitation d'âge à 95 ans. Leur objectif étant de 6 milliards, ils pensaient y parvenir d'ici cinq ans.

Le parasol solaire avait produit son effet : la température moyenne diminuait, le taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère aussi, mais on était encore loin d'avoir résorbé le trop-plein. Malgré l'usage généralisé de l'hydrogène, de l'énergie solaire, du plan « Batterie » mondial mis en place, de l'éolien offshore et de l'énergie thermonucléaire, les taux étaient encore trop élevés pour dimi-

nuer l'effet de serre. Le temps de la mutation était long et les masses populaires s'impatientaient. La trajectoire était bonne, c'est ce que les gouvernements expliquaient.

L'arrêt de l'agriculture et de l'élevage intensifs et leur remplacement progressif par des usines de fabrication de légumineuses et de protéines animales artificielles contribuaient aussi à modifier les rejets atmosphériques et la pollution des nappes phréatiques. Le retour à une agriculture raisonnée permettait de mieux nourrir les populations.

Le nombre de robots humanoïdes spécialisés ne cessait de croître. Ils remplissaient les fonctions domestiques, de service, de sécurité, ainsi que les fonctions d'exécution dans l'industrie, le tourisme, les transports, l'agriculture et la pêche.

De ce fait, les gouvernements avaient institué pour les humains des revenus minimums garantis. Ils travaillaient moins de temps, en groupes de projet. La chaîne de commandement avait été remplacée par un système de décisions collectives.

L'éducation n'était pas en reste, basée sur le contrôle continu. La participation par télétransmission aux cours et aux exercices de chaque élève était sous la surveillance pédagogique d'un enseignant qui n'était plus un transmetteur du savoir, mais un contrôleur du su, une aide à l'explication et au rattrapage.

Les élèves se réunissaient uniquement pour des conférences, des activités sportives et éducatives, les festivités et les camps de vacances. Ils étaient systématiquement pris en charge depuis leur domicile.

Les études étaient assurées jusqu'à ce que le niveau de chaque élève corresponde à des critères définis en fonction des besoins de chaque pays. Les études supérieures se faisaient avec des correspondants directement en connexion avec chaque étudiant. Selon ses capacités et ses objectifs, il était coaché d'un bout à l'autre et bénéficiait d'un système qui l'aiguillait vers un emploi dès la fin

de son cursus. En fait, des programmes d'adaptation des formations, en fonction des besoins de la société et des capacités de l'élève, s'exécutaient en temps réel.

Dans les rapports humains, une profonde modification était en train de s'opérer.

Petit à petit, les gens se mettaient à vivre en groupes, délaissant l'individualisme pour s'agglomérer en clans de dix à vingt personnes attirées par les mêmes envies, les mêmes loisirs, les mêmes projets, sans différence d'âge, de race, de sexe ou de religion. La notion de couple disparaissait peu à peu pour faire place à celle de cellule, chacun étant libre d'y adhérer, d'en faire partie ou de s'en aller, la liberté sexuelle allant de pair.

Cette notion d'agglomérat, de groupe ou de clan à géométrie variable rappelait les communautés hippies des années 1970, les tribus africaines ou indiennes, les regroupements anciens des chasseurs-cueilleurs, et remplaçait peu à peu la famille.

Mais cela suffisait-il à remplir les souhaits profonds de l'être humain, à combler ses rêves ? Celui-ci n'était-il pas un conquérant d'espace, un être élevé dans la compétition depuis des millénaires ? Il y avait l'envie, le désir de faire mieux, de s'imposer comme étant le meilleur, le plus fort, le plus intelligent, le plus malin ou le plus riche. Le goût du pouvoir et de la reconnaissance n'est-il pas dans les fibres mêmes de l'homme ?

Les principes édictés par la Fondation étaient d'un grand secours pour les Olympiques, les dirigeants, les religions. Mais les rumeurs, le complotisme commençaient à parcourir le monde. Pourquoi ne pouvaient-ils plus procréer ? Pourquoi était-on obligé de s'alimenter via les productions d'usines végétales et de protéines ? Pourquoi les déplacements et le positionnement de chacun étaient-ils suivis et connus des forces de l'ordre ? Malgré leur nouvelle liberté, débarrassés des tâches ingrates, de leurs

devoirs éducatifs et de leur soumission au couple, les humains se sentaient enfermés dans un carcan mental.

Le résultat des nouvelles élections, qui eurent lieu au bout des cinq ans de mandat des Olympiques, commença à montrer les failles du système.

De grands progrès avaient été accomplis, sur le climat, sur les forêts, sur les animaux, sur la qualité de la vie, mais il restait un fond irrépressible révolutionnaire dans la pensée des hommes. Ils avaient subi la surpopulation, la servitude, la famine, la pollution, le ravage des épidémies, ils en étaient progressivement sortis. Ils avaient accueilli avec joie les préceptes d'Hoshiko, s'en étaient emparés, avaient fait leur ce mode de vie et de comportement. Mais l'envie de conquête, d'effort, de possession était toujours là.

Fallait-il aux Olympiques, afin de dompter ces émergences, avoir recours à la force, au *soma*<sup>4</sup> ou à d'autres moyens et ignorer l'expression du peuple ?

C'est sans doute ce qu'avait pressenti l'Enfant des étoiles, il avait compris que l'évolution ne se ferait pas sans soubresauts et qu'il faudrait plusieurs générations pour arriver à un résultat ;

---

4 Drogue du bonheur. Cf. *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley.

## Chapitre VII

### Installation sur E2

Sur E2, dans le village, les premiers enfants conçus dans l'espace avaient maintenant cinq ans et grandissaient bien. Leur peau avait cette légère teinte verte comme le reste de l'environnement. Les analyses de sang avaient montré que ces algues microscopiques avaient contaminé leur organisme, sans dommage, améliorant même leur oxygénation. La deuxième génération, conçue sur la planète, était née et avait maintenant trois ans. Il y avait quatre garçons et quatre filles.

Kha entamait la conception de la troisième génération pour ne pas être débordée par le nombre. Il ne resterait plus qu'une seule génération à concevoir, celle-ci pourrait être sous la surveillance de la première génération qui aurait une dizaine d'années.

Aidée par les autres humanoïdes, Kha éduquait les enfants, leur apprenant à lire, compter, écrire sur les tablettes d'éducation qui avaient été embarquées à bord de Human One.

Compte tenu de leur conception et de leur naissance dans l'espace, les huit premiers enfants avaient des capacités intellectuelles très importantes. Ils dépassaient le niveau d'apprentissage indiqué comme objectif.

En fait, ils avaient deux ans d'avance et absorbaient les concepts et les technologies à une vitesse étonnante.

Les humanoïdes leur transmettaient le savoir de leurs techniques par des travaux pratiques.

Ils avaient fort à faire pour les nourrir et trouver les ingréd-